

Personnages ou fantômes

Jean Simard

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, J. (1961). Personnages ou fantômes. *Liberté*, 3(1), 414–418.

Personnages ou fantômes

JEAN SIMARD

... "L'homme pâtit et agit, imite et invente. Je le prends comme je le trouve. Et je l'aime ainsi, au travail, sans désespoir vrai, et trainant ce cadavre, comme on dit".

ALAIN

Dès 1951, le Rapport Massey nous rappelait que *"si les nations du monde civilisé devaient défiler dans l'ordre de l'importance qu'elles accordent à la vie intellectuelle, le Canada serait bien de l'avant-garde — et plutôt vers la queue du cortège"*. Vérité dure à entendre. Et qui contrastait singulièrement avec les discours rassurants de nos chefs politiques de ce temps-là, prétendant que nous n'avions rien à envier aux autres peuples, en ce domaine. Mais vérité, si nous avons vraiment le désir de vivre, qu'il faudra avoir le courage de regarder en face, sans ombrage, sans défaillance et sans faux-fuyants.

Intellectuellement, il est vrai que *"nous sortons à peine des bois"*. D'un peuple de paysans trahis, abandonnés, on ne fait pas du jour au lendemain un peuple de Haut-Savoir. Notre accession à la vie citadine est toute récente. Que dire alors de notre promotion à la vie de l'esprit? Et vous voudriez nos oeuvres chargées du plus riche contenu, nos personnages débordant de vitalité, d'humanité! En réalité, ils balbutient parce que nous ne sommes nous-mêmes, dans l'ordre de la Pensée, dans l'ordre de l'Être et du Faire, que des gamins inexpérimentés; pour les plus âgés d'entre nous, ce que Mauriac appelle: *"de vieux adolescents inconsolables"*. ... Car même si nous sommes bel et bien les fils de gens qui, en 1646, derrière des palissades et cernés par les Iroquois, trouvèrent le moyen de donner à Québec le *"CID"* de Corneille, dix ans seulement après la célèbre *"première"* parisienne, nous devons néanmoins tenir compte du retard historique que représentent trois siècles de quasi stagnation dans un milieu hostile. Longue famine intellectuelle imposée, à l'origine, par le contexte géographique; ensuite, par la Conquête et l'isolement chagrin où elle nous plongeait; enfin, plus près de nous, par des dirigeants civils et religieux qui jugèrent expédient de nous conserver dans l'ignorance, tel un foetus dans l'alcool.

Ignorance que nous n'avons donc pas choisie, mais qui nous a été imposée — ce qui est bien différent.

Aussi devons-nous, compte tenu d'un tel héritage, nous plier à cette inéluctable nécessité: *être*, avant de *faire*! Oui, exister d'abord, si ensuite nous voulons créer. Car les fantômes n'engendrent que des fantômes — dont trop de nos livres sont peuplés. Nous devons acquérir nous-mêmes, chacun dans le particulier, la densité que nous souhaitons retrouver dans nos oeuvres. Bref! il faudra avoir vécu, si nous voulons que vivent nos personnages; et nous être engagés, pour qu'ils deviennent engageants. Bien plus, la richesse du dialogue dépendra de la qualité des interlocuteurs: une correspondance entre Gide et Claudel, Rilke et un jeune poète, est forcément d'un autre calibre qu'un échange de billets doux entre une conventionne et un collégien! Oui, à part quelques adolescents géniaux, exceptionnels et presque monstrueux, des Radiguet, des Rimbaud, c'est dans l'*âge adulte* qu'un créateur produit le meilleur de son oeuvre: alors qu'il est riche d'expérience et de vie humaine. après qu'il a vécu, senti, aimé, souffert, combattu et *horriblement travaillé*; qu'il est devenu, dans toute l'acception du terme, une Personne.

C'est-à-dire un être pensant — et ne pensant que par lui-même.

Mais cette autonomie implique un processus de maturation, une lenteur de réflexion, une austérité de méthode, une humilité, un sérieux, un acharnement dont peu de gens se montrent capables; et contre lesquels plusieurs s'impatienteront, s'impatientent déjà, au rythme fulgurant où vont aujourd'hui les choses. Nous serons bien forcés, néanmoins, d'en passer par là. Nous n'y couperons pas! Il n'y a guère, en ce domaine, de raccourcis: une culture ne s'improvise pas de but en blanc, et l'on ne saurait lui substituer celle du voisin. Elle ne s'achète pas, non plus — encore que certains emprunts s'avèrent parfois négociables, auprès de pays utilisant le même langage.

Or, nous en sommes au Canada français à ce stade acquisitif. Et l'on accuse nos Personnages de manquer de substance. . .

Bien sûr! ils manquent de substance! Mais le Romancier fait ce qu'il peut. "*Croyez-vous*, écrivait Claudel à Jacques Rivière, *que Shakespeare ou Dostoïevsky, Rubens, Titien ou Wagner travaillaient POUR FAIRE DE L'ART? Ils travaillaient n'importe comment, pour se débarrasser de leur faix: pour mettre dehors ce grand paquet de choses vivantes, OPUS NON FACTUM — l'oeuvre non encore faite*". Mais cette Oeuvre, une fois née, constitue dorénavant une réalité, un monde, un univers nouveau que l'artiste dresse devant l'autre, et dans lequel il se reconnaît, s'éprouve et s'affirme. La valeur de cette "affirmation" variera au gré de la qualité de l'artiste, bien entendu, ou des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé. Mais quel qu'en soit objectivement le prix, grâce à son oeuvre, il retrouve sa sérénité d'homme. Il va de soi qu'il ne la retrouve jamais une fois pour toutes: il n'est jamais entièrement satisfait, ni rassuré. Aucun artiste n'est en repos. Mais possédé d'un étrange *mécontentement*, qui le rend plus attentif, à la fois, plus éveillé, plus vivant et en quelque sorte plus *présent* que

le commun des hommes. Au degré d'intensité de cette "présence" se mesure l'importance de l'Oeuvre, et son impact sur le lecteur.

Qu'indique, chez nous, l'aiguille?

Sans doute trouverons-nous, dans la jeunesse même de notre pays, l'explication suffisante de la minceur de presque tous nos ouvrages — je n'ose encore dire 'oeuvres'. L'écrivain n'a d'alternative que de transformer le monde ou de le contempler. C'est à peine si nous commençons à le décrire, et il convient à Proust de nous rappeler ici qu'un artiste, "*dans l'état où il OBSERVE, est bien au-dessous de celui où il se tient, quand il CRÉE*". Nos romanciers en sont là, pour l'instant: à faire consciencieusement le relevé, eux qui venaient de régions tempérées, de l'univers nordique où les voilà transplantés. De petits "tableaux de genre", qui se sont appliqués d'abord aux problèmes de notre survivance campagnarde (Ringuet... etc.); appesantis ensuite sur nos déceptions citadines (Gabrielle Roy... etc.); aventurés enfin dans les premiers dédales de notre paysage intérieur (Langevin... etc.). C'est dire que nous n'avons même pas, encore, notre Sinclair Lewis!

Alors, vous pensez, Faulkner... .

Pour éclairer maintenant notre lanterne, allons voir un peu ce qui se passe, à côté, chez les peintres.

Et d'abord, un axiome: *IL N'Y A PAS DE PERSONNAGES DANS NOTRE PEINTURE*. Ou si vous voulez, les quelques peintres qui les ont utilisés — les Krieghoff, les Surrey, les Dallaire, les Lemieux et quelques autres — sont à ce point "exceptionnels", qu'ils ne font en réalité que confirmer la règle. Prenez le nu, par exemple. Hé bien! il n'y en a presque pas, dans notre peinture. Oui, au moment même où la Gabrielle de Renoir se couvrait, en Provence, de taches de soleil — ici, rien. C'est qu'on n'enlève pas facilement son "butin" en pays froid, en pays catholique... . Mais je plaisante. La vraie raison de cette carence, c'est le *Paysage*. Le paysage ambiant qui monopolise, de nos peintres, toute l'attention: hypnotisés qu'ils sont par sa grandeur, son immensité menaçante, sa limpidité et ses froideurs, son impassibilité. A la lettre, ils n'en reviennent pas! A l'autre extrémité du Continent, au contraire, chez les peintres du sud — les Tamayo, les Orozco, au Mexique. les Portinari, au Brésil — tableaux et fresques fourmillent d'êtres humains et d'idées, de passion, de mouvement. Le thème de l'homme combattant revient sans cesse, le thème de l'homme revendiquant; et chez Portinari, en particulier, le thème de l'homme souffrant, de l'homme déchiré, écorché, dépouillé de son épiderme protecteur, offert à toutes les meurtrissures et laissant transparaître, insolites, à travers le système sanglant de ses muscles, une cage thoracique indiscreète, un fémur, un tibia indécents, qui scintillent dans l'ombre.

On ne saurait pousser plus loin la nudité... .

Chez nous, ce thème des *os* — qui est en réalité celui de la Mort, de

la misère et de l'ironie de notre condition — seuls, les poètes ont osé l'aborder. "Quand on est réduit à ses os, pleure Saint-Denys Garneau, assis sur ses os, couché en ses os"... "Je suis une fille maigre et j'ai de beaux os", chante Anne Hébert. Tandis que Georges Cartier raconte: "Un homme s'est transpercé la tête de part en part. Mille trous éclairent son cerveau gris, cent trous révèlent ses os trop lourds"... Mais les peintres, eux, s'en sont tenus au paysage, un paysage inhabité; d'où, sans transition, et comme soulagés, ils ont sauté à pieds dans la non-figuration: amorce d'une véritable prospection libérante, chez les uns; refuge commode, hâvre douillet, fuite et camouflage, pour les autres — le plus grand nombre.

Conclusion inévitable, *PHUMAIN FAIT CHEZ NOUS DÉFAUT*.

L'Homme nous échappe et reste à découvrir, à explorer. Comme s'il s'agissait, c'est bien le cas de le dire, d'un "no man's land"... Nos peintres, je le répète, n'ont point touché, ou si peu, à ce domaine interdit. Quant à nos romanciers, bien que l'écriture favorise la réflexion, ils ont à peine osé encore l'affronter; ou l'abordent de biais, au moyen de clichés, qui ont l'avantage de laisser l'esprit en repos, mais ne nous instruisent en rien. Ainsi, le Séraphin de Grignon est-il un parfait exemple de poncif: d'où, sa popularité! Etant à ce point dénué d'imprévu, il ne "dérange" personne. Mais il n'a de vie, aussi bien, que prêtée par les comédiens qui l'incarnent tour à tour. On pourrait multiplier les exemples. Et ce que Jean Le Moyne a dit de l'inexistence de la Femme, dans notre littérature, on le pourrait dire également de l'Homme, du *Personnage* en général. Je pense, par exemple, à ceux de Marie-Claire Blais, fabriqués de toutes pièces — voire pré-fabriqués — à l'égal de ceux des "Pays d'en Haut".

Pourtant, tous nos personnages ne sont pas des fantômes. Il s'en trouve qui soient parvenus à un certain degré d'incarnation, et ce serait un beau sujet de thèse que de découvrir lesquels! Ainsi, depuis "BONHEUR D'OCCASION", il existe un certain type de jeune fille pâlotte, avide et mal nourrie, que je ne puis croiser, dehors, ou apercevoir derrière un comptoir, sans songer: "Tiens, Florentine!" Et j'en pourrais nommer, comme cela, plusieurs, dont la "présence" est indiscutable. Chez les Langevin, par exemple, les Dubé, les Thériault et quelques autres. Mais cela est-il suffisant? Cela a-t-il l'envergure nécessaire? S'agit-il, dans notre nuit, de "phares" assez brillants pour que d'autres hommes, par-delà nos frontières, en soient éclairés?

Je ne le pense pas.

Le fait est qu'on a peu semé. La terre est aride, le climat est contraire et la moisson est maigre. Aussi, faut-il se demander: si nos ouvrages manquent de substance, n'est-ce point parce que nous-mêmes en manquons? Je veux dire les Lecteurs, non moins que les Auteurs — le *HOMO CANADIENSIS* en général.

Oui, avons-nous plus d'existence et de réalité, sommes-nous plus incarnés, parvenus à plus de conscience que nos Personnages eux-mêmes, nos

personnages-fantômes, étourdiment incriminés. Toi, Lecteur — *“hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère”* — et moi, qui écris ceci — et d'autres choses, encore — sommes-nous les hommes profondément “engagés” qu'il faudrait: libres, lucides, courageux, entreprenants, prêts sans cesse à tout remettre en question et à tout risquer? Sommes-nous ces hommes-là — ou de petits bourgeois vaniteux, affamés surtout d'approbation, de confort et de sécurité?

Et si nous n'avions, toi et moi, que les Personnages que nous *méritons*. . .

Jean SIMARD